

REGARD CRITIQUE SUR LA NOTION DE DOMESTICATION

François SIGAUT

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Note de la rédaction - François SIGAUT n'a pas pu participer à la journée d'étude. Il nous avait toutefois remis une courte note, conçue comme un résumé, dont il a été fait lecture au moment où il aurait dû intervenir. Depuis, il a rédigé un texte plus conséquent destiné à la présente publication. Dans la mesure où les deux documents ne se superposent pas entièrement, il nous a paru logique de faire profiter nos lecteurs de l'ensemble.

Par ailleurs, il ne nous a pas semblé inutile de remettre en mémoire les deux articles clé de François SIGAUT sur la domestication, auxquels il fait allusion dans ce qu'il a écrit pour Ethnozootechnie. Les résumés/présentations sont de la Rédaction.

L'ensemble des quatre paragraphes ainsi constitués offrira un bon aperçu du « regard critique » que cet auteur porte sur la « notion de domestication ».

NOTE POUR LA REUNION DU 15 MAI

Dans « domestication » il y a *domus*, « maison » : étymologiquement parlant, un animal domestique est un animal qui partage notre habitat. Et cela, que nous le voulions ou non. La mouche, le moineau, la souris sont aussi domestiques que l'abeille, la poule, le chat.

Il y a d'autres acceptions du terme « domestication ». L'une d'elle vient de faire quelque bruit, avec la découverte d'un gène dit de la domestication, qui serait à l'origine d'un comportement nettement moins farouche de l'animal vis-à-vis de l'homme. (A ce propos, je ne peux m'empêcher de poser deux questions. 1° *Quid* des animaux qui ne connaissaient pas l'homme, comme le célèbre dodo des Mascareignes ? Et 2° Ne faudrait-il pas aussi chercher ce gène dans notre espèce, où on observe, vis-à-vis des animaux, des différences de comportement bien aussi marquées qu'en sens inverse ?)

C'est précisément parce que la notion commune de domestication me paraissait beaucoup trop polysémique que je l'ai critiquée il y a un certain temps. Je ne reviens pas sur ces critiques, ni sur la proposition que j'en avais tirée : il s'agissait de distinguer trois registres autonomes dans nos rapports avec les animaux : l'économique (utilisation), le juridique (appropriation) et l'éthologique (familiarisation). Jusqu'ici, cette proposition me semble assez bien résister à la confrontation avec les faits, et s'il fallait l'amender, je crois que ce serait plutôt en affinant les distinctions qu'en revenant en arrière.

Si j'ai quelque chose à ajouter, c'est que le tableau - le tableau domesticatoire, si je puis dire - n'est pas le même d'une espèce à l'autre. En un sens c'est une évidence : le boeuf n'est pas « domestique » de la même façon que le chat, que l'éléphant, le pigeon, le canari ... Or ce sont ces différentes façons de domestiquer un animal qui nous intéressent, bien plus qu'une notion globale et vague, qui ne suggère pas grand'chose d'autre que l'opposition assez simpliste entre domestication et sauvagerie. Un animal quelconque serait d'autant plus domestique qu'il serait moins sauvage, et voilà tout. C'est à peu près cette idée qu'on retrouve derrière la théorie du gène à laquelle je viens de faire allusion. En réalité, la gamme infiniment diverse des rapports hommes (et femmes)/animaux ne se ramène pas à cela.

Dans un de ses voyages, à l'île de Gotland je crois, Linné raconte que les habitants fabriquent des nids artificiels, qu'ils accrochent dans les arbres autour de chez eux, pour le plaisir d'entendre les oiseaux chanter. S'agit-il de « domestication » ou non ? Il serait dommage qu'à trop se fixer sur cette question, finalement assez secondaire, on en vienne à oublier que ce sont les petits faits vrais comme celui-là qui sont la réalité dont nous avons à rendre compte.

TEXTE REDIGE POUR LA PRESENTE PUBLICATION

COQUIN. Nom que les Bergers donnent à une bête qu'ils ont accoutumée à venir à eux quand ils l'appellent, & avec laquelle ils conduisent leur troupeau au défaut de chien. (M. Tessier).¹

Y a-t-il encore des *coquins* dans nos élevages d'aujourd'hui ? Sans doute pas. Evidemment pas dans les élevages industriels, où la notion même de troupeau a disparu. Mais pas non plus dans les troupeaux encore conduits de façon « traditionnelle » où, depuis deux ou trois siècles, le berger travaille avec des chiens. L'histoire du chien de berger - plus exactement du chien de conduite, par opposition au chien de garde - a été mise en lumière par X. de Planhol dans un article fondateur de 1969². On connaît moins bien, me semble-t-il, l'histoire (et la géographie) des *coquins*, c'est-à-dire des animaux spécialement dressés pour aider le berger à conduire ses bêtes, et dont Tessier notait avec pertinence qu'on s'en servait à défaut de chiens. Le coquin est un animal de même espèce que le reste du troupeau, mais ce n'est pas n'importe lequel. Le berger choisit pour jouer ce rôle, soit une femelle d'un certain âge, soit un mâle également d'un certain âge, mais qui est alors castré. Il peut y avoir plusieurs coquins dans un seul troupeau, si l'effectif le justifie. Et pour compliquer les choses, ajoutons que le rôle de coquin peut être tenu ... par des chiens. Le cas a été décrit avec beaucoup de précision en Amérique du Sud par Alcide d'Orbigny et surtout par Darwin, dont le texte est le plus connu³. D'après ce dernier, les chiens destinés à ce service sont séparés de leur mère aussitôt que possible, et on les fait allaiter par des brebis ; on les fait coucher à l'étable, avec celles-ci, dans une couche de laine brute ; on veille à ce qu'ils n'aient pas de contact avec d'autres animaux que les brebis (sauf, bien sûr, l'homme) ; et enfin, on les castrate. Tout cela arrive à faire d'eux des moutons d'adoption pratiquement complets, sur le plan de l'attachement du moins. Mais des moutons capables d'aboyer et de mordre, et par conséquent de défendre et de conduire le troupeau, même le cas échéant en l'absence du berger.

Les informations sur le fait « coquins » sont dispersées. A une exception près⁴, je ne connais pas d'étude de synthèse sur ce sujet, et je n'ai pas entrepris de recherche moi-même. Si le fait me paraît de première importance, c'est parce qu'il met en pleine lumière la diversité des pratiques dites domesticatoires. Avec l'exemple des coquins, nous nous trouvons devant une situation dans laquelle les rapports hommes-animaux, mais aussi animaux-animaux (y compris d'espèces différentes) sont manipulés avec un art consommé. La (trop simple) notion de domestication ne nous est pas d'un grand secours pour analyser cette situation.

¹ *Encyclopédie Méthodique, Agriculture*, Tome 3, p. 497 (1793).

² « Le chien de berger », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 1969, 370 : 355-368.

³ C. Darwin, *The Voyage of the Beagle*, 1845, chap. VIII. Darwin cite d'Orbigny et en donne la référence exacte.

⁴ Y. Tani, « Domestic Animal as Serf », dans R. Ellen & K. Fukui (dir.), *Redefining Nature*, Oxford, Berg, 1996, pp. 387 - 415.

C'est pour cette raison qu'en 1988, sur la base d'exemples certes différents, j'ai proposé une « Critique de la notion de domestication »⁵. Je ne crois pas nécessaire d'y revenir ici, si ce n'est pour dire que dans l'ensemble, je ne me sens pas démenti par les faits qui sont venus à ma connaissance depuis lors (compte tenu des amendements justifiés proposés par J.-P. Digard). Ces faits sont le plus souvent rapportés sous la forme d'anecdotes, ce qui est assurément gênant pour une argumentation solide. Mais il faut bien voir que si certains faits sont traités comme des anecdotes, c'est seulement, le plus souvent, parce qu'ils sortent de l'ordinaire - et l'ordinaire est une notion bien subjective. Il y a là un cercle dont on ne peut sortir sans remettre en cause la notion « ordinaire » de domestication, ou plutôt le couple domestication/sauvagerie, où aucune notion ne se conçoit sans l'autre.

Cependant, la presse, et les médias en général, se font de plus en plus souvent l'écho de ces anecdotes où les rapports hommes-animaux sortent de l'ordinaire. C'est, par exemple, l'histoire d'un commerçant de Brajrajnagar (Inde), qui a dû s'accomoder de la présence dans sa boutique de deux cobras qui sont venus un jour y élire domicile, et dont ils sont devenus les fidèles et redoutables gardiens quand le propriétaire n'est pas là (*Libération* du 27 février 2003). C'est un petit cambodgien de trois ans, Oeun Sambat, qui s'est lié d'amitié avec un python femelle de quatre mètres de long (*Ouest-France* du 23 mai 2003). C'est Randy le dauphin, qui hante les plages d'Irlande, d'Angleterre, de Bretagne et de Vendée, à la grande joie des vacanciers (*ibid.*, été 2003⁶). C'est un photographe animalier travaillant au Kenya qui est « adopté » par une lionne et se lie avec son lionceau, devenu aujourd'hui mâle dominant dans son groupe (*ibid.*, 18 déc. 2002), etc ... Evidemment, ces histoires ne sont pas toutes à prendre pour argent comptant. Il y a tout un travail de vérification à faire, qui serait une entreprise de longue haleine. Mais en un sens ces histoires signifient toujours quelque chose. Car soit elles sont vraies, et elles tendent à confirmer que les rapports hommes-animaux sortent vraiment souvent de l'ordinaire. Soit elles sont inventées, et elles renvoient à une analyse de l'imaginaire humain qui a aussi son intérêt. Dans les deux cas, elles constituent des matériaux qu'on n'a pas le droit de rejeter a priori.

Quand ces matériaux auront fait l'objet d'études adéquates, il sera possible d'en dire davantage. Pour l'instant, je me borne à observer que la multiplication actuelle des anecdotes animalières dans les médias tient probablement aux trois causes suivantes. 1° A l'activité accrue des médias dans tous les domaines. 2° Au développement de ce qu'on peut appeler l'éthologie populaire, consécutif à celui de l'éthologie de terrain moderne. Et 3° à la disparition, ou du moins à l'isolement dans des bâtiments où l'entrée est interdite à peu près à tout le monde, des animaux utiles (chevaux, boeufs, volailles etc ...) qui peuplaient autrefois non seulement les villages et les champs, mais les rues des villes. Cet effacement des élevages traditionnels semble de nature à accroître l'intérêt du public pour des modèles différents dans les rapports hommes-animaux. Un intérêt qui se manifeste dans la sphère de l'imaginaire mais pas seulement. L'accroissement du nombre d'élevages de plaisir ou de fantaisie ressortit de la même tendance.

Mon dernier exemple, qui n'a rien d'anecdotique cette fois, est celui des eiders en Islande. Les modalités de cet « élevage » semblent n'avoir à peu près pas changé depuis le XV^e siècle, et en tout cas pas depuis l'époque de Buffon. L'intervention humaine s'y limite à un aménagement des aires de nidification, pour attirer les oiseaux en période de reproduction, et à leur protection contre les prédateurs (aigles, renards, visons ...). Puis, quand les femelles

⁵ *L'Homme*, 1988, 108 : 59-71. Voir aussi dans le même numéro l'article de J.P. Digard, « Jalons pour une anthropologie de la domestication animale », pp. 27-57, et, du même, *L'homme et les animaux domestiques*, Paris, Fayard, 1990, pp 185-196.

⁶ Au moins sept articles entre les 28-29 juin et le 22 août, presque un feuilleton !

se sont installées et ont commencé à pondre, il s'agit de récolter une partie du duvet et des oeufs en les dérangeant le moins possible, parce que c'est à cette condition qu'elles reviendront l'année suivante. L'eider s'apprivoise très facilement. Il n'y a pas d'élevage où l'on ne trouve quelques oiseaux apprivoisés, en particulier par les enfants. Mais on cherche plutôt à l'éviter, parce que la production de duvet n'est possible que si le cycle biologique de l'oiseau (qui est migrateur) n'est pas modifié. On obtiendra peut-être un jour, par manipulation génétique, des eiders produisant leur duvet en continu, même dans les conditions d'un élevage en batterie. Pour l'instant, cela ne semble pas d'actualité, et il est probable que l'eider restera longtemps ce qu'il est - un animal dont il n'y a pas de sens à chercher s'il est sauvage ou domestique⁷.

Cela dit, je ne crois pas qu'il faille récuser entièrement la notion de domestication. Elle a eu son utilité et elle l'a encore, si on se garde de vouloir trop en faire. Il faut en particulier se garder du dualisme simpliste qu'elle peut facilement entraîner. En règle générale, la question de savoir si un animal est domestique, et depuis quand, n'est pas très intéressante. Ou plus exactement, cette question ne correspond qu'à la phase vraiment préliminaire d'une recherche, quand on part de zéro. Mais dès qu'on a quelques informations sur l'animal en question, les questions qui se posent deviennent plus précises et plus variées. J'ai proposé il y a bientôt vingt-cinq ans un « Tableau des produits animaux » conçu comme un moyen de nous aider à nous poser de meilleures questions sur l'utilisation matérielle des animaux⁸. Il s'agissait, en somme, de rappeler qu'il y avait eu, qu'il pouvait y avoir des chiens à viande ou à laine, des moutons de bât, des porcs de trait, des chameaux de combat, etc ... , et que ces cas de figure ne pouvaient pas être sommairement évacués sous prétexte qu'ils sont rares ou étrangers à nos habitudes. Je crois aujourd'hui qu'il faudrait étendre cette façon de procéder aux différentes formes de relations hommes-animaux, du point de vue de leurs comportements respectifs. Ou autrement dit, à une sorte d'éthologie réciproque des rapports hommes-animaux.

Le cas du chien de conduite, étudié par X. de Planhol, est encore le meilleur exemple qu'on puisse proposer de ce genre d'étude. Le chien est un animal domestique, assurément, et il est même le plus ancien. Mais domestiqué comment et pourquoi faire ? C'est là que les choses commencent à devenir intéressantes - et difficiles. Il n'a pas été facile à X. de Planhol d'identifier le rôle « chien de conduite », et de l'opposer au rôle « chien de garde des troupeaux », avec lequel il n'est que trop facilement confondu lorsqu'on parle sans précision de « chien de berger ». Combien de rôles semblables faudrait-il identifier dans l'histoire, non seulement pour le chien, mais pour tous les autres animaux avec lesquels l'homme a pu être en relation, pour en quelque sorte donner son véritable contenu à la notion de domestication ?

Dans cette perspective, le rôle de l'éthologie devient central. Non seulement de l'éthologie animale (dont J.P. Digard a d'ailleurs regretté à juste titre qu'elle s'intéressât si peu aux animaux domestiques), mais aussi, et peut-être surtout, de l'éthologie humaine. Car ce qu'il s'agit de savoir, finalement, c'est comment l'animal et l'homme se perçoivent l'un l'autre, comment ils interprètent leurs faits et gestes respectifs, comment ils se comprennent (ou se méprennent, mais utilement) sur leurs intentions, et comment, avec tout cela, ils parviennent à partager quelque chose de leurs mondes respectifs au bénéfice de chacun d'eux.

⁷ J'ai utilisé, sur l'eider, la synthèse brève mais remarquablement documentée, présentée par Emilie Mariat à mon séminaire en mai 2003. E. Mariat est doctorante sous la direction d'Aliette Geistdoerfer.

⁸ *Production pastorale et Société*, 1980, 7 : 20-36. Article republié en abrégé dans *Nouvelles de l'Archéologie*, 1983, 11 : 45-50, et longuement commenté par J.P. Digard.

SIGAUT, F. (1988) .- « Critique de la notion de domestication », *L'homme*, n° 108, 59-71.

Selon F. SIGAUT, la notion très globalisante de domestication implique des relations d'appropriation, de familiarisation et d'utilisation des animaux. Dès que l'un ou l'autre de ces trois éléments manque, on parle volontiers de « cas marginal » ou de « protodomestication » alors que, spontanément, les animaux concernés sont bien considérés comme domestiques. Pour l'auteur, ces trois relations correspondent en fait à des réalités distinctes, qui obéissent à des logiques différentes et assez largement indépendantes.

Ainsi, les animaux peuvent être:

- appropriés, non apprivoisés, non utilisés : chasse proprement dite, lorsque les terres et le gibier appartiennent à quelqu'un ; garennes et pigeonniers médiévaux, où le prélèvement des animaux s'apparentait, au moins dans l'esprit, à la chasse ;

- appropriés, apprivoisés, non (ou peu) utilisés : bétail de nombreuses sociétés d'Afrique orientale et d'Asie du Sud et du Sud-Est, qui a une pure valeur d'échange ou de signe ; animaux familiers de nos sociétés occidentales qui ne sont pas utilisés matériellement ;

- appropriés, non apprivoisés, utilisés : animaux sauvages montrés en spectacle ; utilisation du chat ou de la belette pour la chasse des rats et des souris, qui, pour être optimisée, demande à ce que l'animal n'ait pas de familiarité avec l'homme ; utilisation de la vigogne dans les Andes, qui ne survit pas en captivité et qui, à l'époque incaïque, était rabattue chaque année dans des enclos pour la récolte de la laine, puis relâchée ; la civette, qui ne donne son musc que sous l'effet de la colère, laquelle devait être provoquée, en tourmentant l'animal. Le cas de l'éléphant d'Asie se rattache à cette situation : on le maintient à l'état sauvage pour éviter d'entretenir les jeunes à grands frais pendant 15 à 20 ans avant de les faire travailler, alors que la capture et le dressage d'éléphants sauvages ne demandent que quelques mois. L'élevage du cheval, en Europe, s'est longtemps fait selon le même principe ; il en serait peut-être de même du boeuf et du porc ;

- appropriés, apprivoisés, utilisés : les animaux domestiques « classiques » entrent dans cette catégorie.

F. SIGAUT estime que, si l'on accepte de prendre en compte les trois relations d'appropriation, de familiarisation et d'utilisation indépendamment les unes des autres, on peut sans difficulté couvrir toutes les configurations possibles dans les relations homme-animaux, et résoudre les contradictions auxquelles conduit la notion trop globale de domestication. Il en arrive alors à se demander ce qu'il convient de faire du mot « domestication », qui daterait de 1836 selon le *Petit Robert*, mais dont l'idée est plus ancienne : il a certes rendu bien des services mais correspond aujourd'hui à une notion inadéquate. La logique voudrait qu'on le supprime : l'auteur ne va toutefois pas jusque là, précisant qu'on ne sait pas par quoi le remplacer et qu'il est utile de continuer à l'utiliser.

Au total, F. SIGAUT refuse d'enfermer la domestication dans des limites trop étroites - en ce sens, il rejoint sans doute les idées de J.P. DIGARD - mais, au lieu d'élargir le concept, il paraît préférer s'en éloigner et s'intéresser aux relations homme - animal sans, finalement, se demander si ce dernier est domestique ou sauvage.

SIGAUT, F. (1980) .- « Un tableau des produits animaux et deux hypothèses qui en découlent », *Production pastorale et Société*, 7, 20-36.

Dans l'esprit de l'auteur, il s'agissait de proposer une méthode de travail, visant à l'identification systématique de l'utilisation passée et actuelle, beaucoup plus variée qu'on ne le croit spontanément, des animaux. Le chien, le porc et le coq sont traités à titre d'exemple.

TABLEAU DES PRODUCTIONS ANIMALES (1)		Chien	Porc	Coq Poule
PRODUITS CORPORELS				
Viande	Quartiers	+	+	+
Abats			+	+
Sang	Aliment		+	+
	Colla, etc.			
Graisse	Aliment		+	+
	Eclairage			
	Autres			
Secrétions	Liquides			
	Solides (bézoars, gôbes)			
Membranes			+	
Tendons				

Moëlle →

Os	Crâne				
	Os plats				
	Os longs				
	Osselets				
Dents, défenses					
Cornes, bois					
Ecailles					
Peau	Fourrure		+		
	Cuir			+	
Poils	Crins				
	Jarre			+	
	Bourre	Feutre			
		Fil	+		
Plumes	Rectrices				
	Duvet				
Excréments	Urine				
	Fèces	Enduit, ciment			
		Combustible			
		Engrais		+	+
Lait	Entier	Cru, cuit			
		Fermenté (yoghourt)			
	Crème	Beurre cru			
		Beurre fondu			
	Caséine	Caillé			
		Fromages			
	Sucres	Boisson			
		Boisson alcoolisée			
Oeufs	Aliment				+
	Coquille				
<u>ENERGIE</u>					
Fouillage	Dépiquage				
	Labour	Prépar. du champ			
		Enfouiss. des semis			
Port	Bât		+		
	Litière				
	Selle				
Trait	Travois		+		
	Attelage	Instr. à dépiquer			
		Araire, charrue			
		Voiture, traîneau	+		
	Manège	Dalou			
		Noria, saqiya, etc.			
		Moulins			
Roue-cage et assim.			+		
Autres			+		
<u>COMPORTEMENTS</u>					
Alimentaires et de	Nettoyage	Excrém. humains	+	+	
		Autres déchets	+	+	+
Prédation	Lutte contre les rongeurs, etc.				
	Auxiliaire de chasse		+		
	Auxiliaire de cueillette		+	+	
Territoriaux	Eveil		+		?
	Garde		+		
	Transmission de messages				
Sociaux	Compagnie		+		
	Substitut d'enfant		+	+	
	Chant				?
	Appelant de chasse				
	Conduite des troupeaux		+		
	Combats				+
	Courses		+		
	Spectacle et autres		+		
<u>SIGNES</u>					
	Repère temporel (migrat. saisonn.)				
	Divination				+
	Sacrifice		+	+	+
	Signe de statut, de richesse		+	+	
	Unité monétaire réelle			+	
	Unité monétaire de compte				